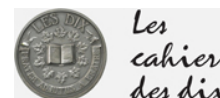


Les Cahiers des Dix



Les Sachems délibèrent autour du feu de camp

Jacques Rousseau, M.S.R.C.

Number 24, 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079945ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079945ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, J. (1959). Les Sachems délibèrent autour du feu de camp. *Les Cahiers des Dix*, (24), 9–49. <https://doi.org/10.7202/1079945ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les Sachems délibèrent autour du feu de camp⁽¹⁾

Par JACQUES ROUSSEAU, M.S.R.C.

En visite chez les indigènes du Canada éparpillés dans leur territoire gigantesque, nous avons dressé ensemble le wigwam et le tipi, marché en raquettes, portagé le canot, manié l'arc et le harpon et visité des couseuses incomparables.⁽²⁾ Au son du tambour et du hochet, nous avons pénétré déjà dans le mystère des esprits naskapi.⁽³⁾ Reprenant notre périple à l'allure de la chasse-galerie, nous aborderons cette fois leur vie artistique et religieuse, leur organisation économique et sociale.

LE GRAND MANITOU ET SES ACOLYTES⁽⁴⁾

« Nos indigènes, avant la venue des Blancs, possédaient un panthéon dominé par un bon et un mauvais manitous, deux divinités aussi puissantes l'une que l'autre et qu'il fallait traiter avec une égale condescendance pour ne pas s'attirer des malédictions. » J'ai placé cet énoncé entre guillemets, tellement il correspond aux notions acquises au cours de nos premières leçons d'histoire. Ce concept, extrêmement intéressant, n'a qu'un défaut, celui de ne pas correspondre aux faits.

(1) La langue française doit le mot *sachem* à Chateaubriand. Les sachems sont les membres du conseil des sages des indigènes de l'Amérique du Nord. Je n'ai rencontré le mot dans aucune langue amérindienne de notre pays. Nos historiens l'ont parfois utilisé. Il sonne bien, même s'il n'est pas authentique. J'aurais préféré le naskapi *outchimow*, mais il me fallait un terme mieux compris. Peu de Naskapi me lisent. Va pour *sachem* !

(2) Le présent article fait suite à celui du même auteur paru dans le dernier *Cahier des Dix* (23 : 53-90. 1958), sous le titre de "Ces gens qu'on dit sauvages."

(3) Voir trois articles des *Cahiers des Dix* (17 : 183-208. 1952; 18 : 129-153. 1953; 19 : 187-232. 1954), et portant sur les croyances et rites païens des indigènes de la forêt québécoise.

(4) Au risque de redites, dans cette vue d'ensemble, il me fallait toucher brièvement à la vie religieuse.

Un mythe iroquois, il est vrai, raconte que deux frères ennemis, l'un bon, l'autre méchant, s'étaient livré une lutte sans merci pour la maîtrise de la Terre. Ils y étaient nés tous deux, une fois leur mère tombée du ciel par une trappe entrouverte. — On manque toujours des précautions les plus élémentaires. — Le bon frère aurait finalement triomphé de l'autre, sans toutefois réduire à néant ses maléfices. Les premiers missionnaires des Hurons et des Iroquois, — Brébeuf, Sagard, Ragueneau — ont raconté ces légendes sans en tirer de conclusions dépassant les prémices, mais les commentateurs ultérieurs en ont dégagé un dualisme métaphysique, beaucoup plus précis dans leur esprit que dans celui des indigènes.

Les deux frères ennemis ne sont pas des dieux créateurs, des principes initiaux, des chefs de l'aéropage céleste, mais des personnages terrestres rappelant un peu Caïn et Abel, des héros promus au rang d'esprits et continuant à jouer un rôle important, comme les autres esprits, sur lesquels d'ailleurs ils n'ont aucun pouvoir. Les indigènes écoutent toujours avec un intérêt justifié les légendes que racontent les vieillards. L'origine de la peuplade, l'histoire de la terre, la création des plantes et des animaux, sont des histoires dignes de foi, comme toutes les histoires d'ailleurs. Il est bien connu, par exemple, que le suisse, — le tamia, — doit ses rayures aux coups de griffes d'un ours. Les notions de cosmogonie et d'histoire de la religion, que débitent les personnes qui ont le loisir de raconter, ne constituent pas l'essentiel de leurs préoccupations religieuses. Ce sont des histoires, respectables sans doute, mais des histoires quand même. Les spéculations philosophiques n'ont pas de place dans leur religion. Ce qui compte, c'est la religion de tous les jours, l'expression de la croyance en des esprits que tous ont cotoyés d'ailleurs. N'était son hermétisme relatif, ce serait tout au plus un chapitre de l'histoire naturelle.

Quand le Blanc vint s'établir sur les rives du Saint-Laurent, les bandes amérindiennes évoluaient dans une atmosphère de spiritualité. Elles vivaient une religion faite pour l'individu et non pour la société, une religion sans hiérarchie, ayant pour temple la nature, une religion se ramenant à une prise de contact avec les esprits, dans leur propre habitat, la forêt, la prairie ou la toundra.

Suivant cette métaphysique animiste, tout être, tout objet est habité par un manitou, c'est-à-dire une force spirituelle, une âme, un

esprit, une espèce de dieu, si l'on veut. Le père Le Jeune résume bien la situation lorsqu'il écrit⁽⁵⁾ en 1637 : « Les sauvages Montagnets donnent le nom de manitou à toute nature supérieure à l'homme, bonne ou mauvaise. C'est pourquoy quand nous parlons de Dieu, ils le nomment parfois le bon manitou et quand nous parlons du diable, ils l'appellent le meschant manitou. » Les esprits habitent les hommes, les eaux, les rochers, les plantes, les animaux, le vent, les astres, les moindres bruits. Ce sont tous des manitous, mais de force inégale. Ceux des cataractes et des grands lacs, où surgissent de brusques tempêtes, commandent plus de respect que les esprits des eaux calmes. Le manitou de l'ours l'emporte sur la légion d'esprits mal-faisants qui insuffle de l'âme aux moustiques. Les esprits de la pluie et de la foudre se font la guerre, mais sans s'anéantir. L'esprit du soleil, qui fait pousser les plantes, et celui de la lune, qui éclaire la nuit, ont plus d'importance que les dieux lointains du ciel sur lesquels on ne possède pas beaucoup de renseignements. Avec les apports du christianisme, toutefois, ces derniers esprits ont gagné du terrain. On peut même se demander si le monothéisme de quelques peuplades de la prairie, découvert par le père de Smet au cours du siècle dernier, ne serait pas d'origine chrétienne. Les trafiquants de fourrures parcouraient le pays depuis fort longtemps et le *mocassin telegraph*, qui reliait les bandes algonquines de l'Atlantique aux Rocheuses depuis toujours, avait eu le temps, deux siècles avant le missionnaire, de véhiculer des bribes de christianisme.

Chacun est le ministre de sa propre religion. Côtéant partout des esprits, qui ont chacun leur tempérament, il importe d'en tirer le meilleur parti. Le moins que l'on puisse, c'est de ménager leur susceptibilité. De là des tabous innombrables, des pratiques à éviter. En voici des exemples que j'ai recueillis au lac Mistassini.

L'ours est un être subtil et perspicace dont on ne doit pas prononcer le nom, *maskwa*, dans la forêt. Autrement, l'animal disparaîtrait du territoire. J'ai vu des esprits forts, des jeunes surtout, risquer le mot, mais c'était à peine un faible murmure du bout des lèvres. Seuls les sobriquets peuvent se mentionner sans danger. Ainsi *kakouch*, signifiant « petit porc-épic ».

Le père Albanel a noté en 1672 la crainte superstitieuse des Mistassins traversant leur grand lac : le voyageur qui regarde où va

(5) Le Jeune, Paul, *Relation de 1637*. Thwaites, 12 : 6.

le canot s'expose à périr dans la tempête. Le tabou persiste toujours. Pendant trois traversées, j'ai vu mes hommes se diriger d'abord vers un autre but, pour mieux tromper les esprits, puis changer brusquement de route et avironner à coups redoublés pendant deux heures, sans jamais regarder en face.

Quand un conte appartient à une famille, car les indigènes jouissent depuis longtemps du copyright, — bien mal venu serait celui qui s'aviserait de le conter.

Enfin, il faut éviter par tous les moyens que les chiens grignent les os des animaux nobles tués à la chasse. Autrement, la chasse deviendrait infructueuse.

Les Indiens forestiers de la famille algonquine savent que chacun héberge en soi le « mistapéo », littéralement le « grand homme », c'est-à-dire l'âme. Des personnes ont plusieurs âmes, qui se payent à l'occasion le luxe de voyager. Le départ d'une âme provoque parfois des maladies. Une médication s'impose de toute évidence : le jongleur doit capturer cette âme et la remettre en place. Les Esquimaux ont régulièrement deux âmes, l'âme du corps et l'âme du nom ; à cause de cette particularité, j'ai des cousins dans la baie d'Ungava, les Itouk, puisque ma chevelure blanche m'a valu chez eux le nom d'Itouk. Quiconque possède une âme peut et doit rêver. Le mistapéo, qui converse librement avec le monde des esprits, emploie les songes pour communiquer avec son terrestre sujet. Ses dictées ne sont pas des indications, mais des révélations, des faits réels ou en puissance. Rêver, c'est accomplir un acte religieux. Acte religieux, par conséquent, le banquet où l'on mange à se défoncer. Le grand problème se trouve dans l'interprétation correcte du message. On gravite heureusement autour de thèmes connus, dont on a pu codifier les interprétations. Au lac Mishikamau, à l'intérieur du Labrador terre-neuvien, le chasseur nage dans le bonheur quand il a vu, en rêve, son épouse courtisée par un quidam : signe certain de succès à la prochaine chasse. Sans doute, la même image ne suggère pas partout le même désir cynégétique.

Les pratiques divinatoires soulèvent discrètement le voile de l'avenir. Les étoiles filantes, les aurores boréales fournissent de précieuses indications, depuis la venue des Blancs surtout. La plupart des objets à fonction divinatrice proviennent des animaux. Le tibia et l'os pelvien de castor, la mâchoire de truite, la pince de gélinotte,

la rotule d'ours chauffée sur le poêle remplissent chacun une fonction définie. Aucun de ces os n'a la valeur de l'omoplate. Pour « lire » l'omoplate, on la place d'abord dans le feu. Il s'y forme des craquelures suggérant des rivières, des lacs : à l'initié, leur course et leur enchevêtrement fournissent des données géographiques; les plus savants lecteurs y voient des personnages, des campements et des concepts aussi photogéniques que la mort, le succès, la famine, la maladie, l'abondance.

Rien n'empêche toutefois d'orienter un peu l'avenir par des offrandes appropriées. Tels des sanctuaires garnis de lampions, les arbres des sites de campement offrent le spectacle réconfortant de l'offrande propitiatoire de crânes d'ours, de loutres ou de huard, des guirlandes de becs de canards, des squelettes de visons, des têtes de truites gigantesques, des ailes d'oiseaux, des omoplates et des bois d'originaux. Avant d'entreprendre la traversée hasardeuse du lac Mistassini, les indigènes ne manquent pas de jeter un peu de tabac à l'eau, au pied de la « grosse roche », *mista assini* dans leur dialecte. Pas un mince sacrifice, quand on sait qu'il les privera de tabac une bonne journée. Heureusement qu'il permet à l'occasion des compensations. Après la chasse à l'ours, en effet, le chasseur ne manque jamais de déposer pieusement du tabac dans les narines du crâne fixé à un arbre; mais il n'omet jamais non plus la tournée des crânes à la fin de l'hiver quand la provision de tabac s'épuise. L'esprit de l'ours, en se contentant de renifler le tabac, a sûrement songé avec compassion au chasseur.

La religion des indigènes forestiers, parvenue au climax comme l'habitat, pourrait se classer parmi les religions de l'offre et de la demande. Le problème consiste à ne pas s'imposer un sacrifice disproportionné à la faveur. Un rite précis doit donner une réaction également précise, à moins, bien entendu, qu'un esprit chagrin ne vienne brouiller les cartes. Il existe heureusement toute une collection de paratonnerres spirituels. Les bébés mistassins auront une excellente santé s'ils portent au cou un fragment de cordon ombilical enfermé dans un sachet. Qu'il devienne malade prouve simplement que quelque chose d'autre va mal. Le morceau d'ombilic, le porte-bonheur suspendu dans la tente, le hochet, le sac de médecine des jongleurs, le sachet de cheveux, tous ces objets hétéroclites se présentent comme des contrepoisons des mauvais tours des esprits méchants.

Le tambour lui-même joue l'office de charme, lorsqu'il vibre dans la nuit précédant la migration des chasseurs. La peau tendue de l'original, rendue sonore par le geste rythmé du shaman, n'est plus un instrument de musique, mais un moyen d'incantation. Le chant, le tambour et la danse, d'ailleurs, faisaient partie à l'origine du rituel indigène et trouvaient leur optimum d'expression dans le banquet à finir qui persiste encore de nos jours dans le mokouchan, ou banquet à l'ours. Après avoir copieusement dégusté de la chair d'ours et s'être libéralement graissé la chevelure, vient le moment solennel de la danse. Dans la tente éclairée comme un lampion et devant un gradin d'étoiles, hommes seuls dans le napéopounano, hommes et femmes dans le mokouchano, se suivent à la queue leu leu d'un pas scandé, soutenu par le tambour et le chant.

Les Indiens animistes ont peuplé le ciel d'une armée de protecteurs qui dispensent leurs faveurs ou arrêtent les maléfices. Certains même ont pour unique mission de nuire aux ennemis. Les sortilèges relèvent des jongleurs, mais comme tout Indien peut le devenir, selon le bon plaisir des esprits, tous pourront à l'occasion jeter des sorts. Il faudra néanmoins se munir de certaines précautions, car d'autres jongleurs, plus puissants encore, peuvent mettre en œuvre leurs conjurations pour rendre les sorts inopérants.

De tous les rites indigènes de la forêt boréale, la suerie et la tente tremblante sont les plus élaborés. Pour la suerie, organisée souvent pour assurer le succès de la chasse, on dresse une tente en forme de dôme, de trois pieds de haut, dans laquelle entrent les patients sous la conduite d'un initié. Pendant qu'ils versent de l'eau sur un caillou chauffé au rouge pour produire une vapeur intense, l'officiant chante la complainte que lui a léguée un esprit, et qui est devenue sa propriété personnelle. J'ai encore dans les oreilles la plaintive chanson accompagnant une suerie dans la toundra. Je n'ai pas le droit de la chanter, puisqu'elle ne m'appartient pas, mais je puis bien vous en répéter les paroles « ôtè kwétwèsh'kamet ètaian èna'ni-pouyan môshwo'sit ntent en ni mio napéo. » « Ici au milieu de la terre, je suis debout sur la montagne sans arbres. Je sais bien, moi, que je ne suis pas un homme. »

La tente tremblante consiste en un tête-à-tête avec une multitude d'esprits dans une tente en forme de baril. Seul dans l'oratoire hermétique, immobile et muet, le jongleur aime la sarabande céleste

dont la tente en tremblant recueille le message. J'ai assisté à l'une de ces cérémonies, dans la nuit, avec une centaine de Mistassins, assis sur les talons, encerclant la tente, les yeux fixés sur le gîte momentané des manitous, attendant, la figure tendue, que l'oracle s'annonce. L'esprit signale son entrée par un tapotement sur la tente. La consultation s'amorce dans une langue inconnue de l'auditoire, longue incantation monotone, que traduit en mistassin un esprit interprète. La voix, soudain, prend du volume et au faite du crescendo, le sommet de la tente se met à trembler à huit pieds de terre, pendant que le jongleur est toujours accroupi sur ses talons à l'intérieur. Tous les quarts d'heure, de nouveaux manitous entrent en scène, avec leur message hermétique, toujours suivi du rythme des crescendo et des tremblements. En somme, une conversation un peu agitée avec les esprits.

KRACH SUR LE MARCHÉ DU WAMPUM

Les anciens Amérindiens jouissaient d'une organisation sociale, économique et politique, rudimentaire sans doute, mais se comparant avantageusement à celle de beaucoup d'Européens avant l'avènement du christianisme. Il leur arrivait, comme aux Blancs, de guerroyer, mais leur culture reposait d'abord sur la paix et le travail.

L'empire inca possédait un système routier. Des chemins de quinze à vingt-cinq pieds de largeur reliaient les provinces et servaient au transport rapide des administrateurs et des troupes. Route stratégique plutôt qu'économique. Le défaut de spécialisation et l'absence de bêtes de somme, d'ailleurs, n'auraient pu permettre un commerce routier important. Depuis l'océan Arctique jusqu'au détroit de Magellan, la division du travail s'effectue dans le cadre familial, plutôt que tribal. La chasse relève du mari; le dépeçage du gibier et la préparation des peaux échoient à la femme. La fabrication des raquettes et des canots demande l'effort conjugué de l'homme et de la femme, chacun ayant un rôle défini. D'habitude, la famille pourvoit elle-même à tous ses besoins. Les talents, cependant, ne sont pas uniformément distribués : certains excellent dans la construction des demeures, d'autres dans la fabrication des armes ou de la poterie. Des personnes, physiquement handicapées, incapables de chasser, se révèlent d'excellents artisans. La société accueille donc une certaine orientation. Dans la forêt boréale, j'ai connu un infirme qui fabri-

quait des raquettes pour ses congénères et des brodeuses dont on recherchait les travaux. Dans les pueblos du sud-ouest américain, des maîtres potiers s'imposent par leurs œuvres d'art et deviennent des artistes professionnels. Les archéologues ont mis à jour des fabriques de pointes de flèche, d'ornements, de récipients. La spécialisation, provoquée par la diversité des aptitudes physiques et intellectuelles, donne naissance au commerce local.

Les échanges internationaux, par contre, naissent surtout de la distribution irrégulière des matières premières. Celles-ci s'exportent brutes ou ouvrées. Les Indiens de la Californie vendaient aux tribus du voisinage leur fine vannerie. Depuis plusieurs générations, les Zuni troquent la turquoise avec les Navajos. Les nomades de la prairie commerçaient avec les Pueblos les peaux, les cornes et le pemican de bison. La catlinite du Minnesota, le grès rouge et l'ardoise noire du Labrador et de l'Ungava s'exportent à distance pour la fabrication des pipes. De la côte du Pacifique, viennent les coquillages d'abalone et de dentalium, les dents de requins, l'huile d'oolakan, employée comme combustible, les cornes de mouflons, que l'on transforme en cuillers, l'obsidienne pour la fabrication des couteaux et des pointes de flèches. Les Iroquois et les Hurons vendent aux Algonquins du maïs et du tabac, en échange des fourrures, de l'écorce de bouleau ou des canots d'écorce. Les médecines algonquines si réputées font l'objet d'un commerce avec les tribus du sud et de l'ouest. Les Iroquois importent de la côte de l'Atlantique les perles de wampum et cèdent en retour du cuivre natif des Grands Lacs. Les Naskapi se procurent chez les Esquimaux les peaux de loups-marins et les boîtes imperméables; vivant pour la plupart en dehors de l'aire du bouleau blanc, ils recherchent pour leurs canots de l'écorce venant du Saint-Laurent. Les Esquimaux importent au besoin de la stéatite, utilisée pour les lampes, des peaux de caribous pour le parka et la literie, des fourrures de carcajou pour border les capuchons, du cuivre natif de la rivière Copper (Alaska), de Coppermine et de l'île Victoria (territoires du Nord-ouest). Le bois, absent de la toundra, se vend à demi-ouvré, ou transformé en arcs, traîneaux, pelles à neige, plats et ustensiles. Ce matériel voyage même du Grand lac de l'Ours à la terre de Baffin.

Ce troc intéresse non seulement les bandes esquimaudes, mais aussi les Athapascans et les Algonquins. Des relations régulières s'éta-

blissent même entre l'Asie et l'Amérique. Les Esquimaux de l'Alaska importent de Sibérie des peaux de rennes, du jade, des articles de métal, du tabac. En retour, ils offrent des vases et des ustensiles de bois achetés des Indiens du sud pour la revente.

Les achats se limitaient aux articles essentiels. Les déplacements fréquents et les moyens rudimentaires de transport ne permettaient pas d'accumuler des réserves. Sauf les peuplades du Pacifique, les Amérindiens amassaient peu de richesses.

Le commerce intertribal ou international empruntait le portage et le chemin fluide des rivières. Par l'océan, le cuivre de l'Alaska gagnait l'île Vancouver. Des portages séculaires, comme celui de Témiscouata, reliaient le Saint-Laurent aux provinces maritimes et au Maine. On passait d'Hochelaga à Albany par le Richelieu et l'Hudson. Le chemin de Chambly, le Mohawk Trail, le Santa Fe Trail sont en définitive d'anciens sentiers élargis. On se rend de Tadoussac à la baie James en un mois en empruntant l'un des quatre portages reliant le lac Saint-Jean au lac Mistassini. D'autres routes vont de Montréal ou des Trois-Rivières à la baie d'Hudson. Les Canadiens les suivent pour trafiquer les fourrures avec les Indiens du nord ou porter la guerre aux Anglais. J'ai vu des portages creusés par l'usure millénaire des mocassins.

Des peuplades jouent le rôle d'agents. Deux groupes Chipewyan s'emparent successivement du marché du cuivre de Coppermine. Jusqu'au début du siècle, les Mistassins importaient du grès rouge de la baie James et fabriquaient des pipes qu'ils vendaient aux Indiens de la vallée du Saint-Laurent. La carrière de catlinite du Minnesota recevait régulièrement la visite de tribus lointaines. Véritable *no man's land*, lieu sacré, les peuplades ennemis s'y rencontraient sans coup férir, même au plus fort de la guerre. Un commerce aussi important que celui des pipes devait se placer au-dessus des conflits. La pipe, d'ailleurs, était l'instrument essentiel de tout traité de paix. Aujourd'hui, on scelle les traités de paix avec des bouteilles de champagne. C'est peut-être pour cela que les occupants, dit-on, n'ont pas visité plus qu'il ne fallait les caves de Champagne.

Le troc entre Esquimaux ne posait pas de problèmes linguistiques, puisque les variantes sont peu importantes d'un bout à l'autre du territoire. Les langues algonquines, en usage de l'Atlantique aux Rocheuses, facilitaient également les transactions. Il arrivait souvent

que les relations commerciales mettaient en présence des groupes linguistiques différents. Les langues véhiculaires réglaient souvent le problème. Le jargon Chinook, composé de 300 mots empruntés aux dialectes chinook et nootka, même à l'anglais et au français, servaient au troc de l'Alaska à la Californie. C'était le pendant américain du kiswahili de l'Afrique orientale. Dans la prairie, un langage par signes permettait aux Pieds-Noirs, aux Sarcis et aux Assiniboines de se comprendre, alors qu'ils appartenaient respectivement aux familles linguistiques algonquine, athapascanne et sioux, fort différentes l'une de l'autre. J'ai découvert un médium analogue dans la zone de contact des Esquimaux et des Naskapi, dans l'Ungava. Les signes, nullement suggestifs, ressemblent aux gestes conventionnels des muets et des trappistes.

La forme la plus primitive du commerce, le troc, présente des inconvénients. Certains objets ne se divisent pas facilement : l'un des intéressés perd au change. Un parti n'a pas toujours la marchandise qui convient à l'autre. Des productions sont saisonnières, quand les besoins alimentaires sont quotidiens. Les Iroquois vendaient du cuivre du lac Supérieur aux peuplades de l'Atlantique; mais ils ne savaient que faire de leurs produits agricoles et de leur poisson. Beaucoup plus intéressants, par contre, les canots d'écorce des Algonquins. Ces divers facteurs ont engendré la fiction monétaire, la création des devises.

Un coquillage des grèves maritimes intéressait l'Iroquois beaucoup plus que le poisson de l'Atlantique. La nacre d'une palourde (*Venus mercenaria*) se taille facilement en petits cylindres blancs ou pourpres. Une foreuse à pointe de quartz ou de cuivre les perce en les attaquant successivement par les deux bouts. Leur fabrication exigeait un long travail : la « branche » de wampum, l'unité de perles enfilées qu'on exportait, commandait donc un prix très élevé. Rien n'imposait autant de respect qu'un collier ou une ceinture de wampum. Aucun autre bijou n'avait leur valeur dans les échanges de cadeaux scellant les traités de paix. Le wampum devenait le gage d'amitié. Sa dimension variait avec l'importance de l'événement; le nombre de branches en déterminait la valeur. Aussi, ce produit de luxe, cette perle précieuse, devint un étalon monétaire pour solder les opérations commerciales. Les perles pourpres valaient plus que les autres.

L'arrivée des Blancs en Amérique déclencha l'inflation. Les foires d'acier produisent des perles à vil prix. Les compagnies de traite en achètent par centaines de mille à la fois. Sur le marché amérindien, l'étalon wampum dégringole. Comme n'importe qui peut s'en procurer, il cesse désormais d'être la décoration des personnes distinguées. Pour les Iroquois, c'est le krach financier. On voit alors apparaître les perles multicolores qui se prêtent mieux à la décoration et qui déclenchent chez les indigènes un nouveau courant artistique. Sans fonction monétaire, on les recherche pour leur fonction esthétique, non leur valeur intrinsèque. Pendant que s'avalissait le wampum à la bourse amérindienne, les artisans trouvaient dans les perles importées d'Europe un moyen nouveau d'expression artistique et une source de revenu.

Avec la traite des fourrures, d'ailleurs, le wampum était irrémédiablement condamné. Dans la forêt boréale, la peau de castor devint la nouvelle unité monétaire. M. de Tracy, en 1665, décrète qu'une couverture de laine blanche vaut six castors, un fusil, six, un grand capot, trois, et une barrique de blé d'Inde, six. Cette stabilisation des prix, liée à une monnaie qui était en même temps un article commercial, régi lui-même par la loi de l'offre et de la demande, se défendait mal sur le plan économique. Si l'on peut toujours la corriger par décrets, il demeure néanmoins que la barrique de blé d'Inde, qui se vend six castors aux portes de Québec, en vaut bien davantage dans la forêt après des journées de portage. Le coût de production, comme l'offre et la demande, n'étant pas toujours proportionnel pour tous les produits, leurs prix ne pouvaient garder sans cesse la même relation avec la valeur de la peau de castor. La compagnie souveraine de la baie d'Hudson en vint donc à frapper une monnaie, le *made-beaver*, ou simplement *beaver*, valant à l'origine une peau de castor, mais subissant par la suite sa propre évolution financière. Si bien qu'à certains postes, une peau de castor pouvait se payer trois *beavers*. La Compagnie de la Baie d'Hudson cessa de battre monnaie quand elle vendit sa souveraineté au Canada. Le *beaver*, n'ayant plus cours, devint un simple jeton pour faciliter les calculs. On lui attribue alors la valeur symbolique d'un dollar. Le *beaver* dans la forêt, le *fox* chez les Esquimaux, jouent désormais l'office de l'abaque du buandier chinois.

La robe d'original, sous le gouvernement de Frontenac et plus récemment dans les Montagnes-Rocheuses, a remplacé le castor com-

me unité monétaire. Après 1740, les bibelots d'argent de Philadelphie et, après 1760, ceux des orfèvres montréalais servent d'instruments d'échange de la traite. Le cheval de la prairie constitue une monnaie pour l'achat des sacs de médecine secrets (*sacred medicine bundles*), d'une épouse et d'un rang dans la société, en somme tout ce qui confère du prestige. Sur la côte du Pacifique, le grand « cuivre » vaut des centaines de couvertures chilkat, l'unité de base, jusqu'à ce que la couverture de laine de la Compagnie de la Baie d'Hudson vienne la remplacer dans les transactions commerciales.

Dans le nord-ouest du Pacifique, où le potlach domine la vie économique et sociale, s'installe un régime financier à taux usuraire. Les indigènes peinent toute leur vie pour payer l'intérêt des dettes accumulées, non pas pour en tirer des avantages matériels, mais simplement pour accroître leur prestige.

LA GARDIENNE DU FEU

Nous pouvons difficilement nous imaginer la diversité des structures sociales de l'Amérique indigène.⁽⁶⁾ Il existe néanmoins des traits assez généraux.

L'unité sociale est la famille, la maisonnée, plus exactement le feu de camp, car chaque famille possède son propre foyer, même quand plusieurs habitent ensemble. L'enfant vit sans contrainte : les occasions de commettre des fautes sont si rares. La tente est dégarnie; pas de bibelots à briser, de papier tenture à souiller, de vitres à casser, pas de soucis exagéré du blanchissage.

Dès l'âge de dix ans, dans la forêt, on pratique de menues chasses, au voisinage du campement, avec des arcs et des pièges rudimentaires. La jeune Esquimaude promène son frère cadet sur son dos en mastiquant du cuir de loup-marin; le petit Esquimau chasse du bois échoué sur la grève.

On considère la puberté une étape plus importante que le mariage. On souligne par des rites de passage cette période envisagée avec terreur. Pour la première fois, dans la réclusion et le jeûne, s'établira le contact avec les esprits, et il en existe de monstrueux. Jusqu'alors, on ne se souciait pas du monde spirituel. La religion est

(6) Une étude qui paraîtra dans le prochain *Cahier des Dix*, — troisième et dernière tranche de cette revue d'ensemble, — présentera séparément chaque peuplade.

l'apanage des adultes, non des enfants. L'initiation de la puberté terminée, on se réveille adulte. Désormais, on s'habille, on vit, on danse, on chante, on chasse comme un adulte et, en attendant le mariage, il n'est pas toujours interdit, moyennant certaines conditions, de s'y entraîner. Le mariage, d'habitude, revêt moins de solennité que les rites de la puberté. Il n'existe probablement pas de sujets sur lesquels nous avons accumulé autant de notions fausses. Nous avons tendance à projeter chez les autres nos obsessions, nos refoulements et les déficiences de notre milieu. N'ayant pas le temps de présenter une étude comparée chez diverses peuplades, je m'en tiendrai surtout aux Montagnais-Naskapi que j'ai beaucoup fréquentés. La polygamie reste extrêmement rare et sûrement beaucoup moins fréquente que chez les Blancs. Les indigènes ne sont pas des hyperémotifs, ni des refoulés sexuels. La vie rude des bois à la frontière de la famine, l'effort incessant pour survivre, l'atmosphère de spiritualité qui accapare les pensées, inclinent à la tempérance. Les sous-alimentés ne réagissent pas comme des gens bien nourris. On a écrit et on rebâche que le mariage des indigènes se résume à une question économique où le sentiment n'a que faire. Rien de plus faux. L'Amérindien est un être humain : pourquoi n'éprouverait-il pas, comme le Blanc, les nuances de l'amour ? Mais pour lui, c'est une affaire d'alcôve, pas un jeu de scène pour le grand public. Il existe des choses ultra-intimes, sacrées, que la pudeur empêche d'étaler sur la place, et parmi celles-ci, l'indigène place les sentiments.

Le mariage, le plus souvent, suit les penchants des jeunes gens ; mais ceux-ci se gardent bien de dévoiler leurs préférences. Question de pudeur ! Les parents les devinent, et comme il leur appartient officiellement de décider du sort des enfants, le père du garçon, par exemple, va trouver le père de la fille, pour laquelle le fils a une certaine inclination, et lui tient ce langage : « Mon fils devient un bon chasseur ! Il a besoin d'une épouse et je trouve que ta fille Mèli lui convient. Donne-la moi pour mon fils. » — « Je vais y songer, » répond l'autre après un silence. Sans se presser, il gagne sa tente et consulte son épouse, qui peut faire le point sur les sentiments de sa fille. La décision prise dans l'hermétisme de la tente, le père en sort nonchalamment, en fumant, rencontre comme par hasard l'autre père et lui annonce parmi des faits divers : « J'y ai pensé, ton fils pourra épouser ma fille. »

L'Indien morose ou flegmatique, l'Indien insensible à la douleur, le chasseur pourvu du sens de l'orientation, — un sens qui serait héréditaire, et dont n'ont pas été nantis les Blancs, — autant d'histoires qui n'ont pu résister à la critique. C'est bien dommage pour la littérature et le cinéma. Ça faisait si bien dans le tableau.

Ceux qui ne connaissent pas les Indiens forestiers sont d'accord pour affirmer que ce sont de fieffés paresseux et que leurs femmes font tout le travail. Les Indiens, comme les Blancs, ont évidemment leurs paresseux professionnels. Ne rien faire, à la vérité, demande beaucoup de travail : il faut s'ingénier à trouver des prétextes pour refuser le travail. Simplifier les opérations au minimum demande un esprit inventif constamment en éveil. Enfin, il faut être à l'affût sans cesse pour découvrir des victimes au crochet desquelles on pourra vivre. Les paresseux professionnels éliminés, il reste tous les autres Indiens, l'immense majorité. Les missionnaires et les traiteurs les fréquentent habituellement au poste, où les familles se rassemblent pendant la période estivale pour faire la traite et attendre le départ automnal en fainéantant. L'homme dort le plus souvent, pendant que sa femme s'occupe des mioches et des soins domestiques, y compris le débitage du bois. Ce moment est mal choisi pour juger l'indigène. Il ne se tromperait pas davantage l'Indien qui s'aviserait de juger les Blancs par les quelques maris domestiqués.

Chez les Indiens, la femme ne fait pas tout l'ouvrage. Elle manie la hache, il est vrai, avec une virtuosité que nous pouvons lui envier; mais elle est d'avis que c'est un travail de femme, surtout quand il suffit de quelques morceaux de bois pour l'ordinaire. Dans les territoires de chasse, par contre, les hommes consacrent plusieurs jours à l'automne pour accumuler des provisions de combustible pour l'hiver. J'ai fait un séjour l'hiver chez des Indiens dans leur territoire de chasse. L'abattage des arbres est une tâche masculine, mais les femmes coopèrent parfois au débitage du tronc. Une fois l'arbre coupé en tronçons, ce sont habituellement les femmes qui les fendent à la hache.

Chez les Indiens chasseurs, la pauvreté de la forêt exige un partage des tâches. Les femmes tressent les lambeaux de peau crue des raquettes, dont les hommes ont fabriqué la charpente. Dans les « portages des femmes », elles s'en vont allègrement avec une charge sur le dos, pendant que les hommes affrontent le rapide en canot; ces

derniers n'ont pas voulu exposer les femmes et les enfants au danger. Dans les autres portages, évitant des rapides impassables ou reliant des lacs, l'homme laissait anciennement le bagage à sa femme pour mieux se mouvoir, les armes à la main, prêt à défendre les siens contre l'ennemi ou tuer le gibier tant attendu. C'était surtout dans le portage que l'ennemi autrefois attendait le chasseur isolé. Maintenant qu'il n'y a plus d'ennemis chez les Indiens et que les armes modernes reculent les cibles, les femmes porteront dans les portages, en un seul voyage, une unique charge pesant rarement plus de cinquante livres, pendant que les hommes feront plusieurs fois le trajet pour transporter le canot et le gros du bagage, portant souvent plus de deux cents livres à la fois.

La femme accomplit tout cela, parce qu'elle veut faire sa part. Pendant qu'elle demeure l'hiver dans une tente permanente, son homme parcourt les bois en raquettes, traînant la tobagane comme une bête de somme, couchant la nuit dans des tranchées de neige, se contentant pour le repas d'une tasse de thé et d'un morceau de banic. Accablé par l'hiver, les rapides et les portages, il arrive exténué au poste de traite, aussi vidé qu'un saumon au printemps. Comme il n'est plus nécessaire désormais à la tâche domestique simplifiée, il essaie péniblement de refaire ses forces, dormant comme un chien esquimau après une longue tournée. Cycle étrange, où l'homme passe de l'effort surhumain à la fainéantise. Pendant que l'homme se repose l'été, la femme continue son œuvre monotone parce qu'elle le veut.

Le problème de l'égalité des sexes ne se pose pas, puisque les tâches sont différentes; mais chez les Algonquins, du moins, les conjoints sont des associés d'égale importance. Comme il convient, toutefois, qu'un seul soit nanti de l'autorité finale, c'est à l'homme qu'est dévolue cette fonction délicate. Il ne décide rien cependant sans consulter sa femme; devant l'opinion publique, le mari incarne l'autorité, mais dans la tente, c'est elle qui a le premier et le dernier mot.

L'Indienne forestière n'est pas une esclave. Contrairement à tous les clichés qui encombrant la littérature, son comportement matrimonial ne diffère pas de celui des Blancs. Elle n'est pas un outil que des nécessités économiques et des contingences physiologiques ont jeté entre les mains d'un mâle. Elle s'est donné pour toujours, corps et âme, à un homme, son mari, dans la joie comme dans la peine. Comme les autres femmes, c'est un être qui aime.

Il est étrange qu'il faille écrire ces choses.

Selon les tribus, l'hérédité est matrilineaire ou patrilinéaire ou un compromis des deux. Le jeune couple adopte, selon le cas, le territoire du mari ou de l'épouse, mais il aura d'habitude sa propre tente.

Le terrain appartient à la bande. A part cela, chacun possède, sans restriction, ses propres biens. L'époux n'a pas de droit de regard sur la propriété de sa femme et les parents ne peuvent disposer des biens des enfants. L'enfant de cinq à dix ans, qui trappe des hermines ou des écureuils, décide lui-même de l'emploi du revenu de sa traite.

LES LÉGISLATEURS AUTOUR DE LA BLAGUE À TABAC.

« Le gouvernement des sauvages est un gouvernement républicain; . . . [les] anciens s'assemblent et en fumant raisonnent des affaires sans se mettre jamais en colère les uns contre les autres. Quoy qu'ils soient d'un sentiment contraire, ils se parlent toujours doucement et ne concluent rien qu'après une meure et longue délibération. » Ainsi s'exprimait, en 1709, l'auteur anonyme de la *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale* (p. 82).

Le gouvernement amérindien typique a pour unité la tribu, un groupement lié par la consanguinité, la culture, la langue, le territoire et la politique. La tribu, équivalent de notre nation en pratique, se divise en clans; les clans se groupent souvent en deux phratries. On appartient au clan par la naissance. Règle générale, on prend femme dans un autre clan ou même une autre phratrie. A ces catégories, s'ajoutent parfois des sociétés, c'est-à-dire des fraternités, des clubs secrets. Les Algonquins, isolés dans de vastes territoires, n'ont pas d'organisation tribale. Les Montagnais, les Ojibways, les Têtes-de-boule, théoriquement, constituent trois tribus, mais aucune n'a de gouvernement central. Elles sont morcelées en bandes, groupant chacune les familles d'un bassin hydrographique. Les Montagnais des Sept-îles, de Bersimis, de la Pointe-Bleue, constituent trois bandes distinctes ayant chacune son chef.

Les indigènes ne s'imaginent pas que tous puissent commander à la fois et tirer chacun de leur côté. Le chef a le dernier mot, mais il doit être qualifié. Chez les Sauvages, les parents en savent plus long que les enfants. Le chef est choisi parmi ceux qui ont le plus d'expérience et qui demeurent dans la vie active. Sa mission consiste à main-

tenir la tradition. Il ne dicte par arbitrairement ses vues, mais prend conseil, pèse le pour et le contre et rend une décision qui incarne la sagesse collective. C'est en définitive un juge qui promulgue un jugement après avoir entendu les intéressés. Son administration ne reste jamais une conception théorique, un schéma inventé de toutes pièces. Quand deux ou trois indigènes voyagent ensemble, le plus expérimenté devient automatiquement le chef et décide de la marche du voyage. Ce sont des Sauvages !

Le gouvernement de la bande se dissout pratiquement avec le départ des familles pour les territoires de chasse à l'automne. Chaque secteur renferme toutefois un sous-chef qui peut traiter des questions urgentes.

Sur plusieurs points, ont surgi des organisations politiques complexes qui ne s'éloignent pas tellement de nos concepts. Des confédérations sont nées. La famille linguistique iroquoise en comptait trois, groupant chacune des tribus distinctes : celles des Hurons autour du lac Simcœ, des Neutres autour du lac Erié, et des Iroquois au sud du Saint-Laurent. La confédération abénaquise réunissait des bandes algonquines du Maine, restées fidèles aux Français et qui durent pour cela se réfugier sur le Saint-Laurent. La confédération des Ojibway-Outaouais-Potowatomi reliait des tribus distantes ayant des intérêts commerciaux communs; celle des Pieds-Noirs réunissait des tribus de trois familles linguistiques différentes, mais chassant toutes le bison.

De toutes ces confédérations, l'iroquoise, favorisée par les circonstances, obtint une renommée particulière. A l'époque des guerres indiennes, stimulées par les Français, les Hollandais et les Anglais, cette confédération comprenait cinq tribus apparentées, mais elle laissait la porte ouverte à tout autre peuple. Ainsi les Meskwaki, de la famille algonquine, les joignirent plus tard. Si j'en crois le témoignage de vieux, les Iroquois avaient prévu des places dans leur confédération, non seulement pour les Hurons, mais également pour les Français. Dommage que le projet n'ait pu se réaliser. La confédération iroquoise, voulant imposer sa propre paix, fit la guerre aux Hurons et aux Neutres qui succombèrent, vaincus par la maladie plus que par les armes.

LA MARMITE FUME⁽⁷⁾

Parmi les occupations utiles et parfois agréables de la vie se placent les réunions autour de la marmite fumante. Vous ne vous en tirerez pas avec une assiette de sagamité, car la gastronomie indienne a des ressources insoupçonnées.

Au fait, qu'est-ce que la sagamité. Ce mot, déjà consigné par le Récollet Sagard, en 1632, vient d'un dialecte algonquin. *Kisagamité* ou *kisagamitew*, en Ojibway, et dans des langues apparentées, signifie le « potage est chaud ». Très souvent, chez les premiers colons du Canada, la sagamité consistait en une bouillie de maïs écrasé. Mais nos Amérindiens ne se nourrissaient pas uniquement de ce brouet. Les vivres variaient avec la région et la saison. L'alimentation iroquoise et huronne avait pour base le maïs, la courge et le haricot, complétés par les produits de la chasse et de la pêche. Les Ojibways recouraient au riz sauvage. Les chasseurs de bisons de la prairie mêlaient des baies de *saskatoon* à leur pemmican de graisse et de viande séchée. Les chasseurs des bandes algonquines faisaient provision de bleuets, mais le repas, la plus grande partie de l'année, consistait en une diète carnée.

Avant la venue des Blancs, les Iroquois, les Hurons et de rares Algonquins connaissaient la terre cuite. Pour faire bouillir l'eau et cuire les aliments, on jetait dans de grands récipients des cailloux chauffés au rouge. Nos Indiens chasseurs recouraient par contre à des paniers en écorce de bouleau. Seule l'écorce dépassant le niveau du liquide aurait pu brûler, mais les paniers plus étroits dans la partie supérieure qu'à la base se protégeaient ainsi contre la flamme. Les chaudrons de terre cuite ou d'écorce n'admettaient forcément que des aliments liquides. La viande par contre pouvait se griller sur un piquet auprès du feu de camp.

Dans beaucoup de secteurs de la forêt canadienne, les indigènes ignoraient encore l'usage du poêle au début du siècle. On faisait un feu au centre de la tente, dans un cercle de cailloux qui l'empêchait de se répandre. A ces feux incommodants, dont la fumée rendait les tentes inhabitables, on a vite substitué des poêles de tôle, pesant à peine dix livres et de transport facile.

(7) Dans une étude antérieure, intitulée "Astam mitchoun. — Essai sur la gastronomie amérindienne", *Cahiers des Dix*, 22 : 193-211. 1957, l'auteur a traité du sujet de façon plus élaborée.

N'espérez pas aujourd'hui un traité complet de gastronomie amérindienne. Pour limiter le problème, nous irons chez les Naskapi du Québec subarctique et hémiarctique, les indigènes les moins évolués du nord-est de l'Amérique.

Les cuisines nationales ne sont pas des formulaires transmis intacts d'une génération à l'autre. Elles sont en perpétuelle évolution. Si l'on retourne au Nouveau-Monde le dindon, le cacao, la pomme de terre, la tomate, le piment, les haricots, les courges, le maïs, beaucoup d'autres légumes encore, tous d'origine américaine, aussitôt tous les menus d'Europe, d'Asie et d'Afrique sont radicalement transformés.

Ce qui caractérise les cuisines nationales à chaque stade de leur évolution, ce n'est pas tant l'origine des ingrédients que la façon de les apprêter. Témoin le piment, qui joue un si grand rôle au Mexique, en Hongrie et autour de la Méditerranée. Chaque pays en a tiré un parti bien différent.

L'Indien chasseur a emprunté beaucoup à l'étranger, mais on ne peut prétendre que son art culinaire soit un article d'importation. La farine a transformé radicalement son alimentation. Elle est même devenue la principale substance qu'achètent les Indiens forestiers en échange de leurs fourrures.

Le pain des Indiens de la forêt, que les voyageurs canadiens-français nomment banic, de l'écossais *bannock*, est un mélange de farine, de poudre à pâte et d'un peu de sel, auquel on ajoute de l'eau jusqu'à la consistance désirée. On enroule la pâte autour d'un bâton fixé auprès du feu et une rotation périodique en assure une cuisson uniforme. Ce procédé moins rapide disparaît maintenant devant la banic cuite dans la poêle. On la place d'abord sur un feu doux, puis on l'installe obliquement devant la flamme, ayant soin de la retourner sitôt qu'elle est cuite d'un côté. Pain dense, mais délicieux quand il est frais. La pâte cuite dans la haute friture donne une friandise réservée aux fêtes. Le mélange, délayé davantage et cuit également dans la haute friture, donne une crêpe légère, le *tékelep*. Enfin, quand la poudre à pâte fait défaut, on obtient les crêpes ordinaires, faites parfois simplement de farine et d'eau. Consommées sans beurre ni sucre, elles ne jouent jamais le rôle de dessert. Ce dernier d'ailleurs est un article de luxe dont les Indiens se régalaient rarement.

La banic peut renfermer, dans les grandes circonstances, du su-

cre, du raisin sec ou des baies sauvages. L'un des types de crêpes les plus inattendus est le *wakountékelep*, ou crêpe aux oeufs de poisson.

À part la cuisson dans la haute friture ou dans des récipients sur le feu, il existe un autre mode, primitif celui-là, et le seul avant l'introduction des chaudrons. Il consiste à faire cuire dans la cendre chaude ou du sable brûlant les mets enveloppés dans de l'écorce de bouleau. La banic se cuit parfois dans le sable. Le brasier consumé, on enfouit dans le sable chaud, sous la cendre, une masse de pâte. Après quinze ou vingt minutes, on la retourne et la cuisson se termine un quart d'heure plus tard. Pour la cuisson, la température du sable doit être à point, ce que l'on reconnaît en y jetant d'abord une pincée de farine.

Avant l'arrivée des Blancs, la viande boucanée et le poisson fumé se mangeaient le plus souvent sans apprêt ni cuisson, comme nous le faisons parfois du hareng saur. La viande fraîche d'orignal ou de caribou se cuisait débitée en morceaux qu'on empilait sur des piquets à côté du feu. Quant au petit gibier, on se contentait souvent de l'envelopper dans de l'écorce de bouleau pour le placer sous la braise. Jamais ni sel ni poivre. Pour tout condiment, parfois une pincée de cendre. Comme corps gras, la graisse d'ours, le suif et la moelle de caribou ou d'orignal.

Aujourd'hui, sans abandonner la chair grillée, le bouilli de viande jouit d'une grande popularité. Variant avec les hasards de la chasse, il peut comprendre une pièce d'ours, d'orignal ou de caribou, tantôt du castor, du lièvre ou du rat musqué, des perdrix de savane, des outardes, des huards, des canards et d'autres oiseaux, sauf le goéland, tabou, parce qu'il mange, dit-on, de la chair humaine. La chaudière reçoit volontiers du gibier avec de la graisse, du sel et du poivre, le tout recouvert d'eau. C'est le *pasténomitchoun*. Lorsque l'on bénéficie du garde-manger des Blancs en visite dans la forêt, on y ajoute volontiers des tranches de lard salé et des oignons. Selon le hasard des jours, le lièvre, la perdrix et la chair parfumée du rat musqué se donnent rendez-vous dans la marmite pour le plus grand plaisir des convives. Pour assaisonnement, la fumée du bois d'épinette noire, crépitant de résine.

Le *pasténomitchoun* s'ennoblit et devient le *chipaydjano* lorsqu'on le coiffe d'une abaisse de pâte qu'on laisse cuire à la vapeur.

De temps en temps, le cuisinier saisit la chaudière par l'anse et,

d'un brusque mouvement rotatif, brasse le ragoût. Quel arôme ! L'eau m'en vient à la bouche et chaque année, quand la forêt coniférienne éclate de printemps, je renoncerais à tous les filets mignons et aux chapons grassouillets pour déguster un pasténomitchoun ou un chipaydjano. Et je voudrais alors les convoquer, Brillat-Savarin, Ali-Bab, Escoffier, Curnonski, tous les bardes de la cuisine, pour faire chaudière au-delà de Kapochepochekochitichininanéoutch kapotagen, le grand portage où l'on sue pendant huit milles dans des tourbières aux herbes emmêlées. Car il faut bien comprendre qu'un chipaydjano ne se consomme pas chez Point ou chez Dumaine. Tous les psychologues, tous les cuisiniers le savent, le goût varie avec les circonstances. Un réveillon, parfait à Noël, détonne aux Rois. Tel crû, excellent le vendredi, est déclassé le dimanche. On ne sert pas de pieds de porcs grillés un jour de fiançailles ou de première communion. De même, un gueuleton forestier n'a sa place que dans la forêt.

Les Mistassins comptent plus sur la pêche que sur le gibier pour leur subsistance. Des truites de lac de vingt-cinq livres, des carpes, la lotte dodue, la truite rouge, le poisson blanc, de tous le favori, composent le menu ordinaire. Le poisson se frit parfois dans la graisse ou le beurre, mais au rythme de quinze repas de poisson par semaine, c'est surtout bouilli, en pasténomitchoun que je le recommande.

Parmi les agréables souvenirs de la cuisine mistassine, je n'oublie pas le bacon bouilli en guise de petit salé. Pendant les haltes des portages, rien ne vaut un morceau de bacon froid avec une tranche de banic et du thé.

L'Indien forestier mange d'abord pour se nourrir, mais il n'ignore pas pour cela les saveurs incomparables et variées que le Créateur a distribuées dans son œuvre. Les diverses parties du gibier et du poisson ne reçoivent pas tous le même accueil. Chez l'ours, la tête a la préséance, avec la graisse que l'on mange figée. La queue de castor est un morceau digne des rois, mais de rois gourmets. Chez le porc-épic, la peau demeure la pièce de choix. Il faut d'abord brûler les piquants avec art, pour ne pas endommager la peau, ce que l'on réussit en gonflant préalablement l'animal pour le rendre dodu. Le foie d'ours, d'orignal et de caribou, la langue d'orignal et de caribou sont particulièrement recherchés. Les pattes de ces grands cervidés,

simplement grillées à côté du feu de camp, sont grignotées religieusement. Quand la chair est trop abondante pour la consommation, le surplus se transforme en pemmican fleurant le vieux cuir. Dans le poisson, on mange une partie du tube digestif, mais sa consistance de caoutchouc n'a rien de séduisant. Parmi les oiseaux, le huard est un favori. Après trois heures d'ébullition, la chair donne un excellent bouillon à saveur de duvet. Le contenu de la panse du caribou, formé de lichens à demi-digérés, fournit le plus excellent entremet et d'ailleurs la seule nourriture végétale pendant l'hiver. Pâte d'un jaune verdâtre douteux et d'une odeur aucunement douteuse. Cette pâte se consomme fraîche ou fermentée et parfois mélangée à du sang. Le contenu stomacal de l'orignal s'apprête de même. Avec celui du lièvre, on fabrique une sauce verdâtre, qui rappelle, mais seulement par la couleur, l'anguille au vert de Bruxelles.

Sur la table indigène, existe une répartition, presque rituelle, du gibier. Les chasseurs se réservent le museau de l'orignal. Les femmes doivent s'en abstenir de crainte qu'il ne leur pousse de la barbe. Dans le castor, la queue, la meilleure partie, échoit au bonhomme, c'est-à-dire le chef de famille, le mot *bonhomme* gardant toujours chez les Montagnais francophones un sens respectueux. L'arrière-train du castor se partage entre les hommes; l'avant-train, le foie, la pâte de bois à demi digérée de l'estomac vont aux femmes. Tous se partagent les boyaux bouillis. C'est au petit garçon qu'échoit la tête du castor. La tête de l'ours est la part du chef et du chasseur heureux. D'autres organes également lui sont réservés, mais je renonce à les énumérer, par soucis, disons, de brièveté. Les coeurs de castors, d'ours et de caribous sont des mets de femmes, mais le foie de caribou et d'ours et la langue du caribou sont consommés par les convives des deux sexes. Quant au croupion du gibier, c'est un « morceau des dames ». Pendant que je traversais les monts Tornгат avec mon ami Antoine, j'avais eu soin, comme lui, d'apporter dans mon gousset de petits morceaux de panne prélevés sur le mésentère d'un caribou et qui gardait un peu du parfum de l'ancien voisinage. Pendant que je me régalais de ce mets à consistance de paraffine, mon compagnon m'a dit simplement : « Tu sais, c'est un manger de femmes. » Le rouge m'est monté à la figure : j'avais l'impression de mâcher de la gomme pendant un vin d'honneur.

A l'occasion, les chasseurs savent trouver un dessert dans les

fraises, les framboises et surtout les bluets que l'on fait bouillir des heures pour les réduire en une pâte de conservation facile.

Pour l'Indien forestier, aucun breuvage ne remplace le thé. Le chasseur se passera de manger, mais marchera volontiers vingt-cinq milles pour se procurer du thé. Lorsque l'on plie sous le faix dans le portage ou que le vent glacial rive le canot sur le rivage, rien ne le remplace. Avant l'importation du thé par les Blancs en Amérique, on a pu boire, comme cela se pratique encore aujourd'hui, une décoction de mélèze ou la tisane rosée que les Têtes-de-boule préparent avec l'écorce de sorbier. Il restait aussi l'eau claire, cette eau froide incomparable dont on boit les minces filets qui dégoulinent de l'aviron.

Le gibier capricieux suit des cycles d'abondance et de disette. Si le chasseur revient bredouille plusieurs jours de suite, il n'y a plus qu'à se serrer la ceinture. L'été apporte la ressource des baies sauvages, mais l'hiver ? Quand l'estomac sonne le creux, il reste encore la tripe-de-roche, qui donne la colique, et l'écorce interne des arbres qu'on gruge comme des porcs-épics. Heureux le chasseur prévoyant qui un mois plus tôt a jeté sur une branche la peau d'un caribou. J'en sais qui ont marché des jours avec l'espoir de trouver une carcasse couverte de mégots pour mettre fin à la diète hallucinante des mocassins bouillis.

DE MULTIPLES PETITS MÉTIERS

Chez les Amérindiens primitifs, chacun devait pratiquer pour soi les multiples tâches secondaires qui dans une société évoluée échoient à des spécialistes. Il ne faudrait pas trop généraliser cependant. Des fouilles pratiquées dans l'Orégon, sous la roche volcanique, ont mis à jour ce qui semble une fabrique préhistorique de sandales. A moins d'un rite inexpliqué, justifiant le rassemblement de quelques douzaines de sandales, il faut conclure à l'existence du métier de cordonnier dans le Nouveau-Monde, il y a dix mille ans. Le Mexique, l'Amérique centrale, plusieurs pays de l'Amérique du Sud compaient déjà aux jours de Cortez et de Pizarre des orfèvres, des maçons, des sculpteurs, des mathématiciens et des prêtres, se consacrant uniquement à leur art.

Sur la côte atlantique, dans le nord-est des Etats-Unis, des ou-

vriers fabriquaient le wampum avec un coquillage de mollusque marin. Le wampum valait le travail qu'exigeait sa confection.

Dans le territoire occupé aujourd'hui par les Têtes-de-boule, dans le Québec, on a trouvé des accumulations de pointes de flèches, de haches et de grattoirs de pierre à divers degrés de fabrication. Les anciens Attikamègues, à n'en pas douter, avaient leurs armuriers et outilleurs spécialisés. Le matériel, découvert dans les caches, semble témoigner du brusque abandon du pays, sans doute lors d'une épidémie ou d'un raid iroquois, comme il y en eut tant au dix-septième siècle.

Aujourd'hui, les Naskapi et même les Esquimaux connaissent une certaine spécialisation. Des ouvriers sont renommés pour leurs raquettes, leurs mocassins artistiquement décorés, leurs mosaïques de fourrures. Les infirmes ou les veuves, dont l'habileté manuelle et le sens artistique compensent l'inaptitude à chasser, deviennent souvent des artisans spécialisés.

Règle générale, le technicien n'abandonne pas complètement l'occupation principale de la tribu. Au lac Mistassini, j'ai connu un spécialiste de la fabrication des raquettes, qui pratiquait la petite chasse; il tendait des pièges dans un rayon d'un mille ou deux de la tente et trappait des hermines, des écureuils et de malheureux visons que la curiosité avait attirés trop près des habitations. Séné Néwashish, le fabricant renommé de canots d'écorce têtes-de-boule, n'a pas abandonné la chasse. Au Nouveau-Mexique, des céramistes réputés cultivent toujours leur champ de maïs, de haricots et de piments. Mais le renom, en faisant affluer les commandes, engage à négliger les jardins. Il s'organise même des ateliers où le maître confie aux apprentis les besognes de routine et l'exécution de ses dessins.

À l'époque de la découverte, l'Amérindien ne connaissait pas encore l'usage de la roue : roue de voiture qui aurait ouvert des routes à travers le pays et centuplé le rendement des canots et des portages, meules rotatives qui auraient donné une nouvelle orientation à l'agriculture, roues hydrauliques pour harnacher la force des torrents. Toutefois, dans les régions où s'élevaient les monuments de pierre, il s'est sûrement servi à l'occasion de billes de bois pour rouler les matériaux lourds.

J'ai vu au Mexique, dans un musée, fraîchement exhumé du sol, un animal en terre cuite monté sur quatre roues. Cette merveille

d'ingéniosité, ce jouet né de la tendresse d'un père pour son enfant, cette invention géniale, n'eut pas de lendemain et ne pouvait en avoir. L'Amérindien, semblable à l'Eurasiatique au point de départ, retardait de deux millénaires sur lui à l'époque de la découverte. Il a marqué un arrêt dans son développement, non pas tant parce qu'il ignorait la roue, mais parce qu'il n'avait pas de bêtes de trait pour l'utiliser. L'intelligence de l'Amérindien n'est pas inférieure à celle du Blanc. Le progrès ne vient pas de l'effort collectif d'une population, ni des hautes castes sociales. Une seule allumette peut incendier la forêt. Il suffit de l'étincelle d'un homme de génie pour pousser l'humanité du paléolithique au néolithique. Encore faut-il que la nature mette des matériaux à sa disposition. Entre le négrito de la Nouvelle-Guinée et le Blanc qui roule une douze cylindres, il n'existe souvent que le hasard de la naissance. Parce que le cheval s'est éteint en Amérique avant l'occupation du continent par des Asiatiques, les peuplades amérindiennes durent s'arrêter à un palier inférieur du progrès.

A cause des ressources de la nature, l'indigène forestier du nord-est du continent utilisait toujours un outillage rudimentaire lors de la découverte. De la pierre, du bois, des ossements, des défenses de morse et des andouillers de cervidés, il tirait le javelot, le harpon, l'arc, la flèche, le grattoir, la massue et le couteau. L'arbre ne s'abat pas facilement avec le tomakawk. Pour le faucher, les Iroquois modélaient un bourrelet d'argile sur le tronc à trois pieds du sol et incendiaient la base. Parce que la gouge de pierre creuse mal le bois, des feux de tisons sur le tronc renversé attaquaient le centre de la pièce et facilitaient le creusage des pirogues. L'Esquimau recourait à l'ardoise ou à l'ivoire de morse pour la fabrication de quelques outils : le grand couteau plat pour la taille des blocs de neige, l'olou, ou couteau de femme, fait d'une pierre semi-lunaire attachée à un manche. Ce dernier a servi à l'homme préhistorique du lac Saint-Jean, comme en témoigne un spécimen conservé au musée de la Société historique du Saguenay. Peut-être s'agit-il toutefois d'une pièce troquée par un Montagnais du lac Saint-Jean, venu poursuivre le caribou au voisinage des Esquimaux de la baie d'Hudson.

Si l'on omet les armes, l'outillage de l'Indien forestier se limitait à quelques pièces, singulièrement améliorées par la substitution de l'acier à la pierre et à l'ivoire. Il comprend notamment l'allumeur à arc, que remplace avantageusement le briquet, la foreuse à arc,

utilisée anciennement pour perforer les grains de wampum et aujourd'hui la stéatite et l'ivoire des sculpteurs esquimaux, le fin stylet à saigner où un fragment de lame de rasoir remplace l'ancienne esquille d'os, la repasseuse des clisses de bois des paniers abénaquis. Pour gratter les peaux, des pièces de bois aiguisées, des tibias et des fémurs taillés; pour perforer le cuir ou l'écorce de bouleau, de fines aiguillettes osseuses tirées de la patte des cervidés; pour tricoter les lanières de peau de lièvres, des aiguilles de bois larges comme le doigt; pour monter les filets, des navettes de bois; pour creuser la glace avant de puiser l'eau ou tendre des filets, un pique rudimentaire et une étroite pelle en bois.

Les instruments modernes, sans parenté avec l'outillage préhistorique, comptent la scie, pour débiter les gros tronçons de bois, la lime pour aiguiser les outils et un rabot gros comme le pouce pour polir les avirons. Ces outils, anciens ou modernes, n'ont pas la noblesse de la hache et du couteau croche. Avec ces derniers, le chasseur peut affronter sans crainte la forêt, en tirer des cabanes, des canots, des pièges, des collets, des instruments de pêche. Avec la hache et le couteau, un forestier n'est jamais seul.

La hache de fer des Blancs marque un progrès sur le tomahawk. Sous ses coups rythmés, tombent les grands arbres et s'accumule le bois de chauffage. Le couteau croche dériverait du couteau préhistorique fait d'incisives de castors. Aujourd'hui, on le fabrique avec un morceau d'acier et surtout une lime détremée que l'on aiguisse. On courbe ensuite la lame, pour la tremper de nouveau et l'emmancher à un morceau de bois, d'os ou d'andouiller de cerf. Les couteaux croches sont faits différemment pour les droitiers et les gauchers. Ce couteau sert notamment à la fabrication des varangues de canot, d'où le nom anglais *canoe knife*. Quand la tempête immobilise les canots sur la grève, les hommes tirent de leur étui le couteau croche pour tailler dans le tremble une cuiller à poisson. Au retour de l'expédition, l'épouse peut compter sur un cadeau.

Dans un atelier de Montréal, la tâche d'un ouvrier consistait à roder des bouchons de bouteilles de verre à l'effigie de Saint Joseph. Il était, déclarait-il, un « grindeux de cous de Saint Joseph. » Un métier rare assurément et pour lequel il n'existe aucun syndicat. Les métiers des indigènes, moins spécialisés, ont surtout pour objet la confection des vêtements, des véhicules et des récipients.

L'une des premières préoccupations des Indiens chasseurs du Canada se rapporte à la préparation des peaux. Grattage pour en enlever la graisse et les débris de chair, épilage, tannage rudimentaire, assouplissage, couture, mastication du cuir de loup-marin et des bottes, la plupart de ces tâches incombe habituellement aux femmes.

Dans le sud des Etats-Unis, chez les Navajos, on fabrique des couvertures de laine sur des métiers verticaux. Les ancêtres des Pueblos cultivaient déjà le coton; sur la côte du Pacifique, la laine des chèvres sauvages et de petits chiens et les fibres libériennes des cèdres entraient dans la fabrication des tissus. Le vêtement tissé de certaines peuplades du centre des Etats-Unis relève du travail des hommes.

Rien ne souligne mieux la répartition des tâches entre les deux sexes que la fabrication des canots d'écorce de bouleau et des raquettes. C'est à l'homme qu'il appartient de « lever » l'écorce de bouleau, de fabriquer les varangues et la carcasse de bois, de mettre en place les écorces, mais c'est la femme qui les coud et les calfate. Dans la raquette, l'homme fabrique la monture avec le couteau croche et pose la maîtresse babiche, mais la femme exécute le tressage délicat. La construction de la tobaganne qui suppose le maniement de la hache pour tailler de minces planches, la courbure du bois de bouleau à la chaleur du poêle et la ligature des deux planches avec de la babiche, relève surtout des hommes.

Des Ojibways et des Cris se spécialisaient anciennement dans la cueillette des plantes médicinales et en faisaient commerce avec les voisins. Les Navajos, d'anciens pillards devenus pasteurs, comptent d'excellents orfèvres, habiles à marteler l'argent et tailler la turquoise. Des Esquimaux sculptent la stéatite, la serpentine et l'ivoire avec la lime et le couteau.

Les pipes ont constitué un important article de commerce. Leur fabrication faisait l'objet d'un petit métier. Les principales pierres employées venaient de carrières connues. Celle de catlinite, dans le Minnesota, jouissait d'un statut international et les ennemis pouvaient s'y rencontrer sans coup férir en temps de guerre. Dans le Québec, la principale matière première, une pierre rouge, venait du lac Petitsikapau, à l'intérieur du Labrador. Les peuplades de l'Ohio, avant l'arrivée des Blancs, fumaient dans des pipes à tubulure aplatie, les pipes à plate-forme. Le fourneau, agréablement sculpté, repré-

sentant des têtes d'hommes ou d'esprits, des oiseaux et d'autres animaux, était l'œuvre d'artistes. Le musée de Columbus, en Ohio, et le musée d'archéologie de Toronto en ont de remarquables collections.

Les Haïda du Pacifique, depuis l'avènement des Blancs, fabriquent des sculptures avec une argilite tirée d'un seul endroit. Cet art, influencé par l'outillage importé, n'en est pas moins typiquement indien.

Les principaux métiers auxiliaires des indigènes sont la poterie et la vannerie. Les vases de terre, qui ne se portent pas facilement dans la forêt, sont l'œuvre des peuplades agricoles. Les seules au Canada furent les Iroquois, les Hurons, et exceptionnellement des Algonquins marginaux. Dans le sud-ouest des Etats-Unis, au Mexique et dans l'Amérique Centrale, la poterie eut toujours beaucoup de faveur et cet art reste vivace. En l'absence de la table tournante des potiers, la fabrication recourt à une autre technique, l'enroulement d'un boudin d'argile. Les plus anciennes poteries conservent le mouvement spiralé de la glaise.

La vannerie canadienne compte des bijoux. Sur la côte du Pacifique, on fabrique des paniers avec des tiges de fougères, des chaumes de graminées et l'écorce interne du cèdre. Les paniers Thompson, à parois lambrissés extérieurement de rubans imbriqués, sont parmi les chefs-d'œuvre de l'art indigène au Canada. Des peuplades du Pacifique tissaient des paniers fins imperméables à l'eau. Les Abénaquis réduisent le bois de frêne en minces rubans pour en fabriquer des paniers dont la qualité varie avec l'habileté de l'artisan et souvent le mauvais goût de l'acheteur. Les Micmacs de Maria, sur la baie des Chaleurs, tissent des paniers hémisphériques avec des rubans plus épais. Ces paniers sont dignes des musées d'art, comme les paniers algonquins, montagnais et têtes-de-boule faits d'écorce de bouleau grattée et porteurs de dessins rougeâtres sur fond beige.

L'avènement du commerce touristique a transformé l'artisanat indien. De nouveaux matériaux s'adaptent assez bien à l'art décoratif traditionnel, mais le client, en recherchant le tape-l'oeil, provoque trop souvent une évolution artistique désastreuse. Toute innovation n'est pas condamnable. Les mocassins du commerce diffèrent des spécimens employés par les indigènes, mais la forme modifiée peut quand même s'inspirer de l'art local.

Les sculpteurs esquimaux s'essaient maintenant à des sujets qu'ils n'auraient pas tenté auparavant, mais leur art pourtant reste typiquement esquimau. Les écueils néanmoins sont nombreux. L'art indigène est menacé de tous côtés. La production artisanale de la côte du Pacifique a sombré avec la dernière guerre. Dans la province de Québec, elle disparaîtra avec la présente génération. Les jeunes ne s'intéressent plus aux traditions. Le commerce des clinquants pour touristes prendra fatalement le dessus.

Une boutique artisanale des environs de Montréal offrait aux visiteurs des motifs perlés, agréables à l'oeil et représentant Kateri Tekakwitha. « Ça, nous dit le vendeur indigène, ça se place dans les automobiles au lieu des médailles de saint Christophe. C'est bien meilleur. »

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES

Quand j'étais jeune, ce sont les « sauvages » qui apportaient les nouveaux-nés. Parvenu, des années plus tard, au lac Mistassini, en plein pays sauvage, je n'ai pas manqué d'aller aux renseignements. « Qu'est-ce que vous contez à vos enfants quand naît un bébé ? » Et Simon Matabé de répondre aussitôt : « On leur dit qu'ils viennent des Blancs. » — (Et parfois, c'est vrai effectivement). — « Mais, avant les Blancs ? ». — « C'était les grenouilles alors ! » Non seulement les grenouilles apportent les nouveaux-nés, mais ces derniers sont des grenouilles métamorphosées. Vous l'avez constaté vous-même, quand un petit agite ses membres enveloppés de peau flasque : ses mouvements sont encore ceux de la grenouille. La question reste néanmoins controversée. Des Cris de Moosonee et des Mistassins attribuent aux corbeaux l'origine des bébés : ils les déposent à côté de gros arbres renversés, auprès desquels, comme par hasard, passent les parents. Je n'ai pas questionné les enfants qui, sûrement, m'auraient déclaré que ce sont là des histoires d'adultes.

Quand les Indiens chasseurs vivent dans la forêt neuf mois chaque année, neuf fois sur douze, ils naissent et meurent dans la forêt, à trente ou cinquante milles des voisins. On peut mourir seul, mais on a besoin de l'aide d'un autre pour naître; aussi la mère expectante a demandé l'office d'une voisine demeurant tout au plus à deux journées de canot. A défaut de cette aide, le mari jouera l'office de

sage-femme. Sa présence est requise de toutes façons, car son abstention signifierait qu'il doute de la fidélité de sa femme. A tort assurément : l'isolement forestier, à des journées de portage, protège singulièrement la vertu. Pendant le travail, la mère reste assise sur ses talons, ou plus précisément accroupie en « petit bonhomme ». Si la gestation est laborieuse, on enroule une couverture de lit autour de la taille, en guise de ceinture, et l'on pratique le tourniquet pour inviter délicatement l'enfant à faire son entrée dans le monde. Le cordon ombilical se coupe avec le couteau croche ou la hache. Un fragment prend place dans un sachet suspendu au cou de l'enfant pour chasser les esprits maléfiques. Une pincée de cendre sur l'ombilic empêche l'infection et facilite la cicatrisation.

Pendant la grossesse, la mère ne change rien à sa routine. On a vu un jeune ménage revenir de la cueillette des bluets avec un bébé tout neuf. Mon vieil ami, Siméon Raphael, est né pendant le retour au poste après la débâcle. Le père enveloppa le bébé dans son capot et la famille se mit en marche après une heure d'arrêt. Les mères indiennes, le lendemain de la naissance de l'enfant, continuent leur routine comme si rien ne s'était passé.

Après le sevrage, le bébé passe sans transition à la banic, au poisson fumé et au thé, somme toute à la vie adulte avec ses déficiences alimentaires. Si les Esquimaux mangent des viscères crus, — leur nom d'origine naskapi signifie d'ailleurs « mangeur de viande crue », — les chasseurs montagnais-naskapi recourent toujours à une cuisson élaborée qui détruit la plupart des vitamines. La consommation du contenu de la panse des ruminants corrige peut-être cette déficience.

L'hiver, quand l'épinette flambe dans le petit poêle de tôle, la température de la tente monte à 95°F. (35°C.) pour descendre le lendemain à 30°F. sous zéro (—34°C.). Les indigènes forestiers n'ont pas le vêtement adéquat. Ce facteur, ajouté aux écarts brusques de température, aux déficiences alimentaires, à la promiscuité de la tente favorise les affections pulmonaires.

Les concepts physiologiques des populations primitives ne concordent pas toujours avec nos canons. La sueur, plus qu'une excréation, est presque une émanation spirituelle. Un vêtement déjà porté renferme donc quelque chose de l'âme de son propriétaire. De là plusieurs tabous.

Chez plusieurs peuplades, l'âge de la puberté impose une réclusion complète et des rites de passage pour le moins complexes. Beaucoup de maladies sont causées par des esprits malins, d'autres par le départ de l'âme vagabonde.

Ils sont parfois affectés de maladies qui ne se retrouvent pas dans les répertoires de la Faculté. Les Iroquois en ont une kyrielle de cette catégorie. Des personnes souffrent parce que « leur sang n'a pas trouvé son chemin », et cela pose un problème de circulation complexe. D'autres « ont trop d'eau dans le sang ». Une médication s'impose de toute évidence, soutirer les surplus d'eau au moyen de vésicatoires de renoncule âcre et d'herbe-à-puce. La « courte haleine » est une maladie ennuyeuse. Le « sang trop épais » également : il faut l'éclaircir en buvant beaucoup d'eau. Que dire du « jaune de l'estomac », cette terrible affliction apportée par les Blancs avec leur beurre et leur thé.

Les non-initiés confondent parfois la fonction de guérisseur avec celle de médecine-man ou shaman. Les deux, fort différentes, cheminent sans doute séparément depuis les tréfonds de la préhistoire. Les maladies inhérentes à l'âme ou au corps demandent l'une et l'autre des spécialistes distincts et des spécifiques.

La médication sacrée relève des shamans. Ils chassent l'esprit du mal, remettent l'âme en place quand elle se sauve, jettent des sorts aux ennemis ou conjurent ceux dont sont victimes les patients. Il est pénible d'être l'objet d'un sort. Vers la fin du siècle dernier, Pitéwabano, un chasseur réputé de la rivière Eastmain, présidait comme chef aux destinées d'une quarantaine de familles, quand survint une grave épidémie. Dans toutes les tentes, des malades et des morts. Seule la famille de Pitéwabano semblait immunisée contre le mal. Les hommes, après avoir tenu conseil, vinrent trouver le chef : « Tu vois, outhimow, nous sommes tous malades. Nos femmes et nos enfants meurent. Toi seul résistes avec ta famille. C'est parce que ton sang est bon et que le nôtre est mauvais. Si tu nous donnais un peu de ton sang, sûrement nous reviendrions à la santé. » Pitéwabano sortit de son coffre un stylet fait d'un éclat d'os aiguisé et se fit ouvrir la veine de l'avant-bras. Chacun reçut en potion une cuillerée de sang. Le lendemain, par malheur, les choses empirèrent. Les hommes tinrent de nouveau conseil : « Chef, tu nous as rendus malades avec ton sang. Il n'était pas bon. Par tes conjurations, tu

nous as rendus malades parce que tu convoites nos forêts riches en castors. Tu mérites la mort; mais comme tu as été bon pour nous déjà, nous te donnons une chance. Tu vas laisser le territoire de Neoskweskau, errer avec ta famille. La malchance te poursuivra dans tes pièges et dans ta famille. Tes enfants mourront avec un trou dans l'estomac. Un seul survivra pour passer la malchance aux descendants. » Et depuis trois générations, la famille de Pitéwabano se débat impuissante contre le mauvais sort.

Les sorts ne sont pas toujours aussi tragiques, parce qu'il existe toute une médication contre le sortilège. Les porte-bonheurs que l'on conserve sur soi ou dans la tente remplissent cet office. L'amulette est un auxiliaire de la médecine préventive.

On a pratiqué autrefois avec succès la trépanation dans l'Amérique du Sud. Etait-ce pour sortir de la tête un esprit malin ? On l'ignore. Les indigènes ont connu aussi la chirurgie plastique. La déformation crânienne des Têtes-de-boule et des Têtes-plates, cependant, n'avait peut-être qu'une fonction esthétique. Des chasseurs forestiers ont pratiqué avec succès la grande chirurgie. Témoin, le vieux Etienne Coom, le manchot qui maniait encore l'aviron à l'âge de soixante-quinze ans. Cinquante ans plus tôt, à la suite d'un accident de chasse, il dut s'amputer lui-même le bras, avec l'aide de sa femme pour scier l'os.

Habituellement, la médecine indienne est plus simple. Pour la comprendre, rendons visite à des guérisseurs et d'abord au Dr Obonsawin. De son vivant, ce n'était pas un médecin, mais un herboriste auquel la renommée populaire a décerné un doctorat honoris causa. J'ai connu son successeur. Sa médecine n'a pas tellement emprunté à la tradition, mais résulte surtout de l'expérimentation personnelle. On constate, par exemple, que le chou puant est « trop fort » pour les enflures ordinaires; il servira donc seulement pour les cas désespérés. Avant de prescrire de l'écorce de bouleau à ses patients, le guérisseur s'en est appliqué lui-même sur le bras, mais, paraît-il, « ça halait trop ». Il faut savoir d'abord que les remèdes employés en tisanes, en prises, en pommades, en cataplasmes ou en colliers, ont pour objet de « haler » la maladie, c'est-à-dire de la tirer hors du patient. Ce principe de pharmacodynamie établi, la posologie devient banale. Un cataplasme arraché énergiquement extirpe plus facilement la maladie, qu'un autre enlevé délicatement. La récolte des

simples exige des précautions. Pour garder son efficacité, l'écorce de tremble doit s'arracher de bas en haut et non de haut en bas. Inutile de chercher pourquoi tant de remèdes ne réussissent pas parfois.

Lorsque le chef Poking Fire, sa journée finie, enlève son panache et son somptueux costume frangé pour aller au cinéma, il devient le plus bourgeois des citadins. Il reste néanmoins l'un des derniers survivants de l'art médical iroquois. J'ignore ses secrets, mais j'ai étudié la pharmacopée de sa vieille concitoyenne Tekaherha. Aux registres de l'état civil, elle se nomme Kate Daibo, car notre vie compliquée impose aux indigènes des noms qu'ils ne portent jamais et qu'ils ignorent même souvent. Son âge, Tekaherha n'en sait rien, mais c'est peut-être par coquetterie.

Fait étrange, la pharmacopée de Tekaherha comprend beaucoup de mauvaises herbes introduites d'Europe et poussant autour de la maison. Le hasard a été généreux, car la vieille dame ne pouvait courir les bois. Sur une centaine d'espèces employées, dix-huit seulement, dont huit espèces introduites, ont pour l'herboriste des propriétés analogues à celles que leur attribue la matière médicale classique. Du quinze juillet au quinze août, il ne faut récolter aucune plante médicinale. Le malaise le plus insignifiant demande des mélanges de trois ou quatre plantes. L'écorce de tilleul peut se récolter de bas en haut ou de haut en bas, mais pas du milieu vers le bas ou vice versa. Pour plusieurs décoctions, il faut exactement sept fragments de plantes, ni plus ni moins. A la tisane d'aulne, on doit ajouter de l'eau à trois reprises. Le port d'un collier de coudrier calme rapidement les douleurs de la première dentition. La gomme de sapin coule seulement pendant la pleine lune : aussi, personne n'essaie d'en cueillir pendant les autres quartiers. Et si par hasard il coulait de la gomme pendant ces époques, ce ne serait pas de la bonne, de la vraie. Pour les maux d'oreilles, on prépare une infusion de rhizomes de sanguinaire préalablement enveloppés dans un sac de toile : sitôt dans l'eau, on voit sortir « la force » du sac. Pour les hémorroïdes, un cataplasme de chardons, préalablement bouillis, et c'est fort heureux.

Le poste de Mistassini, cent cinquante milles au nord du lac Saint-Jean, a pour guérisseuse attitrée Eva Etapp. Pour le moindre bobo, on recourt à ses soins; mais comme les indigènes sont éloignés du poste neuf mois sur douze, tous doivent posséder un bagage élémentaire de connaissances médicales. Mes compagnons Simon Ma-

tabé et Joseph Métawishish jouissaient d'un renom particulier. Les Mistassins ont une médication plus simple que celle des Iroquois. Peu de mélanges. Leur médecine, pour une grande part, contrairement à celle de Tékaherha, semble un héritage ancestral. Le rhume se guérit avec des décoctions de branches de merisier (l'arbre à petites merises), ou d'écorce d'alisier ou de branches de mélèze sans leurs aiguilles. Pour la congestion pulmonaire, des cataplasmes de feuilles broyées de thé du Labrador ou des tisanes de la même plante. La fréquence des deux maladies justifie sans doute l'abondance des remèdes. Pour éliminer les vers intestinaux, rien comme une décoction d'écorce de tremble. La pommade de tige de berce laineuse, broyée avec du savon, élimine les furoncles. Dans les régions où l'on n'abuse pas de savon, la pratique est à conseiller. Un lycopode, broyé à la hache et bouilli dans de l'eau salée, donne un cataplasme qu'on applique sur l'abdomen des enfants pour arrêter les diarrhées. La racine de savoyane mastiquée guérit les maux de la bouche et des lèvres : la matière médicale a d'ailleurs retenu cet usage. Une personne éreintée par le portage prend une tisane de kalmia, à raison de deux ou trois cuillerées au plus, car c'est une plante toxique. La tisane d'écorce d'aulne fait « marcher le sang ». Quand le sang ne marche pas, vous en conviendrez, c'est très désagréable.

La décoction des urnes de sarracénie élimine les maladies de la peau. Au milieu du siècle dernier, cette espèce fut même le spécifique de la variole en Amérique : mais la plante a brusquement cessé de guérir la maladie.

La mastication du rhizome d'iris, en très petite quantité, calme les maux de dents. A cette plante toxique je préfère les autres remèdes mistassins. Le premier consiste à introduire dans la cavité dentaire de la limaille de hache chauffée au rouge. Et quand cela ne suffit pas, on frôle la dent malade avec une aiguille à tricoter chauffée à blanc. Les Mistassins trouveraient douillets nos gens qui craignent la visite au dentiste. La sphaigne chauffée sur des cailloux, préalablement placés dans le feu, soulage les douleurs articulaires. La gomme de sapin constitue l'antiseptique par excellence et pour prévenir l'infection, on place sur les coupures et les éraflures un simple morceau d'écorce gommeuse de sapin. La matière médicale, d'ailleurs, a retenu cette propriété.

Le rognon de castor, qui n'est pas un rein mais une glande à musc, reste la panacée de la forêt. On lui prête aussi des propriétés

aphrodisiaques. Des oeufs de poisson broyés avec une espèce de lycopode donne une pâte gluante qui dissipe la constipation. Pour cicatriser les blessures des bras, on enfle une peau de poisson comme une manche. Les asticots s'y mettent; il se dégage du pansement l'une de ces odeurs qu'ignorent les parfumeries de Grasse. Quand la gaine tombe en pourriture, la plaie est guérie.

Pour la toux et même la tuberculose, le fiel d'ours. Celui d'ours mâle guérit uniquement les femmes, celui d'ours femelle, les hommes. Trois gouttes dans un verre d'eau tous les trois jours pendant neuf jours. Après un ou deux mois d'arrêt, recommencer le traitement au besoin. Le remède serait excellent si les patients ne poussaient pas la négligence jusqu'à mourir avant la fin du traitement.

Il est bien connu que les amygdales enflent quand les enfants parlent trop. Essayez donc de les faire taire : fatalement les enfants souffriront d'amygdalite. La suée, dont la fonction est d'abord religieuse, se recommande particulièrement dans les périodes de grands froids.

La « surabondance de sang » cause des étourdissements et même des rhumatismes. Le remède tout indiqué consiste à en éliminer le surplus. La saignée se pratique de temps immémorial chez les indigènes forestiers. Les chasseurs possèdent tous un stylet approprié, fabriqué avec une esquille d'os ou un fragment de lame de rasoir. Joseph Métawishsish a pratiqué la saignée à maintes reprises sur lui et d'autres personnes. De son propre aveu, il en a sauvé d'une mort certaine. Comme il a posé lui-même le diagnostic, on peut être sûr de son affirmation.

Malgré les efforts conjugués des guérisseurs et de leurs médicaments, il arrive parfois que la maladie triomphe. Ce n'est pas la faute des remèdes : leur action est sûre, définitive, mais il faut compter sur les mauvais esprits et les sorts. Si l'on n'a su les conjurer à temps, c'est le pèlerinage dans l'au-delà, dans les forêts giboyeuses et les clairières remplies de bluets. Finies les souffrances, les estomacs creux, la maladie.

LE THÉÂTRE ET LE JEU

L'historien Sagard écrivait en l'an 1632 : « L'occupation de nos sauvages est la pêche, la chasse et la guerre; aller à la traicte, faire des Cabanes et des Canots, ou les outils propres à cela. Le reste du

temps ils le passent en oysiveté, à joüer, dormir, chanter, dancier, petuner ou aller en festins. »⁽⁸⁾ Si je résume le texte du Récollet, les Sauvages travaillent pour vivre, puis emploient leurs loisirs à se reposer et à se récréer. Ce programme de vie ressemble singulièrement à celui de tout-le-monde, avec une nuance toutefois. Les Sauvages travaillaient aussi longtemps que l'exigeait leur subsistance, mais se reposaient et se récréaient quand ils avaient le nécessaire. Ils ne s'imaginaient pas qu'on pût travailler sans relâche pour accumuler des réserves pour le bon plaisir des descendants.

L'occupation des loisirs varie avec les peuplades et les circonstances. Voici ce qu'en dit le Récollet Sagard dans le récit de son voyage au pays des Hurons au début du régime français : « L'exercice ordinaire et journalier des jeunes gens n'est autre qu'à tirer de l'arc, à darder la flesche, qu'ils font bondir et glisser droict quelque peu par-dessus le pavé; joüer avec des batons courbés, qu'ils font couler par-dessus la neige et crosser une balle de bois leger, comme l'on fait en nos quartiers, apprendre à jeter la fourchette avec quoy ils harponnent le poisson et s'adonnent à autres petits jeux et exercices, pour se trouver à la Cabane aux heures des repas ou quand ils ont faim . . . De mesme que les petits garçons ont leur exercice particulier et apprennent à tirer de l'arc les uns avec les autres, si tost qu'ils commencent à marcher; on met aussi un petit baston entre les mains des petites fillettes, en mesme temps qu'elles commencent de mettre un pied devant l'autre, pour les stiler et apprendre de bonne heure à piler le bled, et estans grandelettes elles jouent aussi à divers petits jeux avec leurs compagnes et parmy ces petits ébats on les dresse encore à de petits et menus service du mesnage . . . »

Si l'on excepte la description sommaire du jeu de crosse que les Hurons-Iroquois ont appris depuis aux Canadiens, les jeunes Hurons n'auraient eu pour délassement que l'apprentissage de la vie adulte. Fort heureusement, l'auteur parle de « divers petits jeux ».

Depuis l'arrivée des Blancs, les indigènes ont emprunté beaucoup de traits à notre civilisation. Les Algonquins et les Iroquois ont voyagé jusqu'aux Rocheuses. Plus que toute autre activité, l'occupation des loisirs a fait des emprunts. A de rares exceptions près, on ne décèle pas facilement l'original de l'importé, l'ancien du moderne.

(8) Sagard, *Grand voyage au pays des Hurons*. Les trois extraits cités dans le présent chapitre sont aux pages 321, 339 et 322 de l'édition du Champlain Society.

Les Amérindiens migrants ou nomades de l'Ungava ne comptent pas leurs enfants d'un arsenal de jouets. J'ai vu des fillettes esquimaudes, à Payne Bay, jouer avec des poupées, de simples petits morceaux de bois, grossièrement sculptés, enveloppés dans des chiffons ou des débris de fourrures. Comme les poupées de nos enfants, elles vivaient et bénéficiaient de leur tendresse. A l'occasion, la maisonnée de la poupée pouvait s'enrichir d'un minuscule traîneau de fabrication domestique. Des cercles de cailloux reliés entre eux devenaient des iglous de neige. Partout les enfants ont de l'imagination et pour s'amuser ils n'ont pas besoin des jouets compliqués des parents.

Avec l'âge, entrent en scène les jeux d'adresse. Au cours de l'été, les jeunes lancent des cailloux plats pour les faire ricocher : ils « font des crêpes », suivant l'expression folklorique du Québec. Les premières neiges fournissent aux garçons un excellent matériel pour modeler des balles qu'on lance sur des cibles, inévitablement les malheureuses fillettes. Celles-ci restent auprès de la tente et se plaisent plutôt aux passe-temps paisibles. Par exemple, une jeune Esquimaude cache dans ses mains un objet : sa compagne pose des questions sur la couleur et la forme de l'objet et par ce moyen cherche à l'identifier. Dans une tente du lac Mistassini, où j'ai séjourné quelques jours un hiver, des fillettes de huit à dix ans m'ont battu lamentablement au jeu de dames.

En pays montagnais-naskapi, garçons et fillettes manipulent avec virtuosité le tapigen, une espèce de bilboquet compliqué fait d'extrémités de tibias de caribous ou d'orignaux. Un substitut du tapigen consiste en un faisceau de baguettes de cèdre auquel on attache une longue corde et un piquet isolé. Cet appareil se manipule comme le bilboquet et la réussite au jeu annonce une bonne chasse.

Dans des régions où la poursuite du gibier domine toutes les préoccupations, le jeu s'en inspire souvent. Les Montagnais-Naskapi ont adopté les armes à feu, mais les anciennes armes restent les jouets des jeunes garçons. Avec l'arc et la fronde, ils s'attaquent aux oiseaux et s'initient lentement à leur tâche future. Des jeux de chasse ont une fonction presque prophétique et soulignent le succès escompté par les parents. Ainsi celui de la « chasse au caribou ». Avec des rubans de bois de bouleau, on fabrique de petits caribous stylisés. Une branche d'épinette, fixée dans le sol à une extrémité et tendue à l'autre, sert de propulseur à de petites boules de bois qui abattent les bêtes.

Le *wapoushokanan*, ou chasse au lièvre, — un jeu d'enfants, — favorise la chasse des parents. On plante dans le sol, de façon à former un cercle d'environ quinze pouces, de petits bâtonnets dont la partie supérieure est ouverte en un Y à trois branches. Ce sont les collets et il y en a autant que de participants. Au centre du cercle, se placent les lièvres, représentés par des bâtonnets aussi nombreux que les collets. Au sommet, on a fixé une boule de viande ou de pain; pour tenir ces appâts debout, on en entoure la base de copeaux de bois. En mettant le feu aux rognures, les lièvres tombent et certains se prennent au collet pour le plus grand plaisir et la dégustation du participant heureux. A ce jeu, nous pourrions ajouter celui de la « chasse à la loutre », d'autres encore qui sont destinés non seulement à peupler les loisirs des enfants, mais à rendre propice la chasse des adultes.

Les délassements les plus populaires des Esquimaux et des Montagnais-Naskapi comprennent les jeux de corde que l'on pratique dans la tente pendant la longue nuit hivernale. On relie les deux mains par une longue corde revenant d'un doigt à l'opposé; par de savantes manœuvres, on laisse tomber des boucles, on les change de doigts pour obtenir finalement des agencements représentant des animaux, des arbres, des objets de toutes sortes, des pièces anatomiques et des fonctions physiologiques. Les jeux de corde les plus fréquents représentent le loup, le lapin, l'outarde, le caribou, les petits caribous, les deux porc-épics, les oiseaux, la jambe, le bouleau, le sentier, la scie, le canot, l'homme assis, la tente du shaman, l'iglou et j'en passe.

Les jeux de caractère athlétique, la lutte, le portage de charges lourdes, la course en canot, l'habileté à viser, les exercices du rodéo dans la prairie, tout ce qui exalte les qualités d'une personne physiquement engagée dans la lutte pour l'existence, ont un crédit particulier.

Pour l'indigène primitif, la vie reste un vaste jeu de hasard et dépend de la lutte des esprits bons et mauvais. Plusieurs pratiques divinatoires, à fonction récréative et religieuse, nous renseignent sur cette gigantesque partie de cache-cache entre les puissances spirituelles. La mâchoire de truite lancée dans l'air, le tibia de castor que l'on cherche à rompre, d'autres pratiques encore, sont des jeux divinatoires qui se ramènent à notre jeu de pile ou face ou à celui de la pince de volaille chez les Blancs.

L'Indien de la famille algonquine ne pratique pas, que je sache, le jeu de hasard ayant un enjeu de quelque importance. Il n'en est pas de même de l'Iroquois, de l'Indien du Nord-Ouest ou de la prairie, ni de celui de la côte du Pacifique. L'explorateur Mackenzie a décrit avec force détails le jeu de bâtons d'une tribu athapascanne. Pour ce jeu, les participants, placés en cercle, disposent d'un faisceau d'une cinquantaine de bâtons portant des marques particulières. On en enveloppe quelques-uns dans de l'herbe sèche et l'adversaire doit deviner leur nombre et leurs marques. La partie finie, Mackenzie en a conclu que son guide avait perdu, puisqu'il a dû se départir de son arc et d'autres objets.

Les Piegan, du groupe des Pieds-noirs, ne risquent jamais au jeu les objets nécessaires à leurs femmes et leurs enfants. En Colombie-Britannique, les indigènes engageaient parfois toutes leurs propriétés, sans compter leurs vêtements, leurs femmes et leurs enfants. Le potlash lui-même, par son enjeu, est un vaste jeu de hasard.

L'historien Sagard n'a pas manqué de noter la propension au jeu des Hurons : « L'exercice du jeu est tellement fréquent et coutumier entr'eux, qu'ils y emploient beaucoup de temps, et parfois tant les hommes que les femmes jouent tout ce qu'elles ont et perdent aussi gayement et patiemment quand la chance ne leur en dict point, que s'ils n'avoient rien perdu, et en ay veu s'en retourner en leur village tous nuds, et chantans, apres avoir tout laissé au nostre, et est arrivé une fois entre les autres, qu'un Canadien perdit et sa femme et ses enfans au jeu contre un François, qui lui furent neantmoins rendus par après volontairement. » Pour sûr le voyageur français était très compatissant.

Lorsque les indigènes forestiers se réunissaient autrefois pour la traite ou pour célébrer, la danse occupait la plus grande partie des loisirs. « Le neuvième jour de juin, écrit Samuel de Champlain, les Sauvages commencerent à se resjouir tous ensemble et danser pour ladicte vistoire qu'ils avoient obtenue contre leurs ennemis. Or après avoir fait bonne chere, les Algoumequins se retirerent à part dans une place publique, feirent arranger toutes les femmes et les filles les une pres des autres, et eux se mirent derriere chantant tous d'une voix comme j'ay dit cy devant . . . Ils ne bougent d'un lieu en dan-

sant, et font quelques gestes et mouvemens du corps, levant un pied et puis l'autre, en frappant contre terre. »⁽⁹⁾

La lecture de ce seul texte placerait la danse des Indiens parmi les manifestations purement récréatives; mais d'autres la placent dans sa véritable perspective, particulièrement celui-ci de Marc Lescarbot : « Nos Sauvages . . . ont de tout temps l'usage des danses. Mais la volupté impudique n'a point gagné cela sur eux de les faire danser à son sujet . . . L'usage donc de leurs danses est à quatre-fins, ou pour agréer à leurs Dieux (qu'on les appelle diables si l'on veut, il ne m'importe) . . . , ou pour faire fête à quelqu'un ou pour se rejouir de quelque victoire, ou pour prévenir les maladies. »⁽¹⁰⁾

La danse s'accompagne de chant et de tambour. Les chants renferment des mots incompréhensibles empruntés peut-être à des bandes linguistiques différentes. Musique peu variée, mais l'objet de la pièce, — chant de guerre, chant de chasse, chant de supplice, — s'identifie dès les premières notes.

Des danses du sud-ouest des Etats-Unis et de la côte du Pacifique sont de véritables pantomimes. C'est déjà une amorce du théâtre, qui trouve sa principale expression dans le festival, où prend part toute la collectivité. Ainsi, les festivals de l'érable et du nouvel an (au mois de février) chez les Iroquois, la danse du soleil dans la prairie, la danse du maïs vert du sud-ouest américain. Pour une part, ces cérémonies s'apparentent aux mystères du Moyen-âge.

Les chants, les danses, les contes sont parfois la propriété de familles. Le père Le Jeune, l'un de nos premiers missionnaires jésuites, l'a noté en 1636 : « Chacun a sa chanson qu'un autre n'oserait chanter et il s'en offenserait. C'est pour ce mesme sujet que pour déplaire à leurs ennemis, ils entonnent quelques fois de celles du party contraire. »⁽¹¹⁾

La littérature écrite faisant défaut, les conteurs acquièrent la renommée. C'est déjà une forme de théâtre où l'on cherche à produire de l'effet par l'agencement des scènes et le dénouement en coup

⁽⁹⁾ Champlain, Samuel. *Des sauvages ou voyage de Samuel Champlain . . . fait en l'an mil six cens trois*. Paris, 1603. Edition de la Champlain Society, 1 : 107-108. 1922.

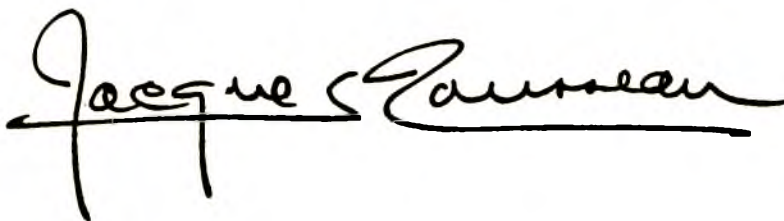
⁽¹⁰⁾ Lescarbot, Marc. *Histoire de la Nouvelle-France*. Paris, 1617. Edition de la Champlain Society, 3 : 400. 1914.

⁽¹¹⁾ Le Jeune, Paul, *Relation de 1630*. Thwaites, 8 : 110.

de théâtre. Les contes folkloriques font intervenir des hommes et des animaux à l'époque de la création, ou relatent les tours d'animaux subtils, à la façon des fables de Lafontaine, ou racontent les aventures de héros culturels comme Tchikobish, qui un jour prit le soleil dans un collet.

En l'absence d'art théâtral distinct, cette activité s'incorpore aux principaux événements de la vie. Les discours des chefs, soigneusement étudiés, ne se débitent pas dans la langue de tous les jours. L'art oratoire jouit d'un grand crédit et les acteurs-nés ont toute latitude. Les cérémonies religieuses elles-mêmes, comme le rite de la tente tremblante, tiennent du théâtre avec leurs phases de tension et de facéties; de même les cérémonies masquées des Iroquois et des Indiens du Pacifique, et tous les rites d'initiation, et le potlash, dont l'objet est d'exalter la munificence de l'hôte.

Dépourvus d'acteurs professionnels, les Amérindiens ont intégré le théâtre dans la vie courante. Par l'intermédiaire des rites religieux, ils y font participer à la fois les hommes et les esprits.

A handwritten signature in black ink, reading "Jacques Guzman". The signature is written in a cursive, flowing style. The first name "Jacques" is written with a large, stylized 'J' that loops under the rest of the name. The last name "Guzman" is written in a more standard cursive script. The entire signature is underlined with a single horizontal stroke.